

Maruja "Macha" Sener

Ma Divine Comédie

en poésies

A tous ceux qui ont connu le délice et la douleur d'aimer...

Tous les poèmes qui composent ce recueil ont été écrits entre août 1990

et août 1991, sauf Echos et Mission qui ont été écrits en 1998.

Ils sont publiés depuis 1998 sur mon site consacré à un jeu de parcours sur

le thème de la Divine Comédie : <http://maruja.sener.free.fr/comedie/index.html>

L'Enfer

Par moi on entre ...

Quand l'animal, blessé, cherche un havre de paix,
Pour reprendre des forces et pour panser ses plaies,
Il va se réfugier, tremblant, dans sa tanière,
Et en ferme l'accès de diverses manières.

Interdisant l'intrus, se protégeant du monde,
Il entre en un pays aux couleurs étranges
Dont il sera le maître, unique et sans mélange,
Qui décidera des lois et conduira les rondes.

Sauvage et isolé, hostile aux autres bêtes,
Il construira l'espace et laissera les Conquêtes
Dans la décharge sombre de ses rêves détruits.

Il n'y aura que lui dans le pays magique
Protégé des violences, et, le regard tragique,
Il entre en solitude, il entre en Solédie.

Tissage

Les yeux verts des yeux noirs amoureux éperdus,
Apprirent comment on pleure dans l'oppressant silence
Que laissent ceux qui partent, et qu'on ne revoit plus.
Mais, aveuglés de larmes ils refusèrent l'absence.

De l'amour s'entêtant à se vouloir vainqueur,
Pendant que l'un des deux vers d'autres cieux partait,
Oubliant l'évidence et tout ce qui fait peur,
L'autre, dans son attente, lentement s'enfermait.

De l' « éternel retour » sacralisant l'image,
De ces chastes princesses des lais du moyen-âge,
Elle suivit l'exemple pour museler sa peur.

Malgré tous les accès de révolte ou de rage,
Sans se distraire elle construisit la cage,
Qui, l'isolant du monde, protégeait son erreur.

Descente aux Enfers

Au Pays de l'outrance, des sentiments extrêmes
Qui suivent en anarchie l'arythmie du cœur même,
L'âme de Solédie voit des temps d'euphorie
Suivis d'autres instants aux sombres coloris.

Des heures mélancoliques, et de rage impuissante,
Où l'isolé(e) se noie d'angoisses mûrissantes,
Où les peurs se déploient autant que voiles sordides,
Où les nuits se remplissent de colères morbides.

De ces moments d'alarmes, Solédie étouffante
Est généreuse et riche, sachant être éprouvante.
Le pays intérieur est prodigue en humeurs.

Il sait bien protéger, il sait aussi détruire,
Ravivant les blessures, exaltant les délires,
Oubliant sa mission de nid consolateur.

Chant de Solédie

Tout sombre en Solédie, comme en un gouffre sans fond. Les paroles, les accueils, les appels, les visages, les instants sont figés à distance, catalogués et happés par le vide. En désordre, les images se croisent et se chevauchent dans leur chute sans fin.

Tout sombre en Solédie, comme un navire trop lourd qui lentement s'enfonce vers la mort. Les souvenirs empèsent, les amertumes empestent, les émotions trop denses lestent la coque fragile et fatiguée. La carcasse craque, le pont éclate, le navire se donne à l'eau.

Tout sombre en Solédie, même l'éclat du soleil, même le bleu du ciel, tout si clair s'engrisaille. Les feuilles tendres et l'or des légendes, tout si magique devient noir. Les vrais sourires et les doux désirs, tout si feu devient cendres.

Tout sombre en Solédie, comme un film qui se déroule devant, sur l'écran, dont on voit les images et dont on s'approprie les mots, que l'on sent résonner en soi mais que l'on ne vit pas. Chaque scène vient appartenir au monde intérieur, bien clos, bien secret. Chacune est retracée, remodelée et rejouée, est intégrée au monde solédique. Hachage et recoloriage du monde, pour survivre en spectateur.

Tout sombre en Solédie, et du gouffre sans soleil naît un rêve mélodique. Enfant surréaliste des images tronquées aux couleurs modifiées, qui se sont emmêlées, le rêve s'élève et s'emporte. Palpitant, ésotérique, il est le fruit des naufrages d'une vie.

Il raconte les drames et les magies. Il raconte comment on meurt au monde sans naître à l'éternité, et comment on survit à cette demi-mort, à cette fausse nuit. Il raconte comment on passe de la vie au vide, à cet

abîme tapissé de souvenirs altérés par le temps, idéalisés par l'envie. Il ne s'adresse qu'à lui-même et, codé, se parle en incompris. Au-dessus d'un monde en naufrage, il se crie aussi.

Comme un oiseau mourant lançant au ciel ses dernières notes, il évoque les promesses d'avenir qui n'ont pas été tenues, les contes auxquels on a cru et qui se sont brisés, et tout l'amour, tout l'amour que l'on a ni donné, ni reçu ...

Vide

Ni la colère ni les questions ne pourraient vaincre
L'indifférence qui du passé brise l'étreinte,
Et les attaches abandonnées meurent d'impuissance
Dans l'eau saumâtre quand, libérée, la nef s'élance.

Sur le rivage, celle qui crie voit disparaître
Vers l'horizon les espoirs qu'elle avait fait naître.
Il ne lui reste entre les mains que les traces mièvres
Des liens d'amour alors défaits tremblants de fièvre.

Il disparaît. Il est parti. Il faut survivre
Voir autrement le monde autour et qui enivre.
Il faut rester, dans ses angoisses délaissée.

Les yeux fixés sur le sillage du disparu,
Il faut vouloir apprendre enfin à vivre nue,
Et accepter l'espace que l'adieu a laissé.

Rupture

Rebelle à l'abandon, hostile au désespoir,
Il fallut des mots forts, aux accents assommants,
Pour atteindre l'esprit qui ne voulait pas voir
Que celui que l'on aime n'est pas toujours aimant.

Et ces mots refusés, aux échos sans pareils,
Résonnent de jours en jours, et de veilles en veilles
Creusent de fins sillons de tristesse et d'ennui,
Hantant le fil des heures, ils font craindre la nuit.

Mais l'espoir faisant rage, est-il possible alors
D'admettre l'instant maudit où celui qu'on adore
Prononce tout haut les phrases des cauchemars viciés ?

Explications futiles, et meurtriers présents
Donnés la voix tremblante par celui qui pressent
Que les espoirs sont vains, et qui en prend pitié ...

Rage

Quand les yeux dessillés commencent à entrevoir
L'amère réalité, l'ampleur du désespoir,
Que le cœur déchiré doit apprendre à savoir
Que tout fut illusion, qu'il n'eût que faux espoirs,

Avant de rendre l'arme à celui qui la donne,
La dangereuse flamme insatiable d'amour,
Qui blesse à jamais l'âme sans espoir de secours,
Avant l'oubli des larmes dans les bras qui pardonnent,

Il est un moment noir, de violence égoïste,
Où la rage se nourrit du mal et de l'absence
Pour bombarder l'idole de pleurs et de questions.

Ivre de sa douleur, titubant, l'amant triste,
A l'image adorée sacrifiant sa patience,
Va crier ses souffrances et brûler ses passions.

Histoire d'un Fossoyeur

Salut ! Tu n'as personne à enterrer ? Personne à oublier ? Rien qui t'opprime, rien qui t'obsède ou qui t'étouffe ? Regarde bien dans ta mémoire si un geste, un regard, ou quelques mots ne sont pas restés, que tu aimerais fuir encore.

Moi, je ne suis pas un fossoyeur. J'envie les gens qui ferment les portes, les yeux et le cœur, et qui oublient leurs rêves d'enfant en un quart d'heure. J'ai cru des heures beaucoup trop belles, et la réalité cruelle a laissé de mes désirs vains des restes déchirés de dentelle.

Je n'ai pas su fermer les yeux ni les mains, poser mes pas sur d'autres chemins, et fuir la douleur. Je n'ai pas su creuser la tombe de tout ce qui, mort, ne sert à rien. Il fallait vivre et faire semblant, le temps que tombent sables et graviers, le temps que l'eau ait cimenté la pierre qui aurait dû sceller les images de nos tendresses, de nos moments.

Qui sait ici abandonner les souvenirs de ses amours ? Qui sait cadennasser le passé, mettre une sourdine à ses espoirs, et renoncer ? Qui n'a jamais été seul à aimer ? Le fossoyeur qui met en terre au long des jours les morts en long, par l'habitude de voir partir à tout jamais des gens aimés, des gens aimants, sait-il, lui-même, déposer des pierres tombales sur son passé ?

Et toi, toi qui m'écoutes ou qui m'entends, toi par mes textes dérangé, sais-tu partir sans te retourner ? Sais-tu voir mourir sans pleurer ? Sais-tu ignorer celui qui reste, derrière le corbillard lent, sur le quai quand le train disparaît au tournant, derrière la porte qui s'est fermée en claquant, ou le combiné à la main quand tout est dit, quand tout est clair, et que la ligne a raccroché ?

Si tu sais ignorer tout cela, si tu sais passer sans un regard ni un élanement, alors tu peux m'approcher sans trembler. Ma voix ne réveillera pas tes blessures, tu n'en as pas. Tu pourras m'accuser de complaisance ou de folie, tu pourras mépriser mes obsessions et mes désespoirs. Tu pourras, dans l'enfer de mes doutes, sans hésitation me pousser, jeter à mon visage le sable de mes faiblesses et les pierres de mes lâchetés ... Tu pourras aussi m'oublier, et, avec mes amours mortes, avec mes souvenirs, m'enterrer.

Mais seulement si ton cœur n'a jamais saigné.

Adieu

La victime en révolte enfin ne résout rien
Si l'adieu qui la mine ne devient jamais sien.
Après le déchirement, et l'amère impuissance,
De celui qui s'en va elle doit vouloir l'absence.

Ne plus subir le vide, larmoyante et passive,
Mais voir les arguments, les phases décisives,
Qui rendent évidente l'ultime séparation,
Et remettent au néant l'heure des lamentations.

Oublier la revanche et les discours railleurs.
Sans colère ni mensonge, vivre de l'intérieur
Ce départ qui blessa et le cœur et l'orgueil.

Pouvoir sans frissonner envisager de vivre
Sans le visage aimé, sans connaître le livre
Qui contient les images de ses prochains écueils.

Le Purgatoire

Inadaptation

Lui qui vit dans ses rêves, du monde social a peur.
Il refuse les contraintes, il refuse les heures
Qui l'obligent chaque jour à la confrontation
A l'autre, à lui-même, à ses contradictions.

Préférant à tout autre le rôle du banni,
Il s'enlève les chances d'entrer dans un système
Qui pourrait, par contraste, dénoncer ses manies,
Et pour mieux s'en exclure, il construit des problèmes.

De raisons "objectives" en angoisses terrassantes,
Mille causes lui servent à rester en attente
Dans l'ancre de sommeil simili-maternel.

Il serait cependant injuste, et ridicule,
De croire qu'il est facile de sacrifier la bulle
Qui protège et console comme un ventre éternel.

No Job

Pâle, les pieds traînants, et la bouche muette,
Je parcourais les rues balayées par le vent,
En ces heures volées aux sociales tempêtes
Qui vidaient les demeures de tous leurs habitants.

L'âme lourde et fautive, je gorgeais mon larcin
De l'odeur des lilas, de la vue des jardins,
De caresses aux chats tristes, vagabonds et farouches,
Qui daignaient s'arrêter le temps que je les touche.

Demain, demain, demain, la course reprendra,
Il me faudra parler, et refermer les bras,
Sans pouvoir emporter mes bouquets de lilas.

Et pendant que mes mains apprendront à se vendre,
Ma bouche devra convaincre, et mes pensées se rendre,
Mais mon âme, des chats tristes, suivra le regard tendre.

No Fight

Pourquoi rentrer, pourquoi se battre,
Dans cette arène, dans ce cloaque,
Pas par amour.

Il faut gagner, il faut convaincre,
Il faut lutter, mourir ou vaincre,
Pour le pouvoir.

Sur d'autres têtes marcher soi-même,
Si l'on veut suivre l'exemple même,
Des plus puissants.

Oublier les croix que l'on porte,
Nos rêves d'enfants, nos idées fortes,
Mais pas l'argent.

Briser les heures de tendre calme,
Où l'harmonie étend ses palmes,
Sans le vouloir.

Sacrifier au riche le sincère,
Perdre son temps pour des horaires,
Perdre l'amour.

Un Clown dans le Miroir

Devant un miroir, je gesticule et me tords. Les poings serrés, je frappe l'air de mouvements désordonnés. N'est-ce que le simulacre d'un combat, ou bien y a-t-il un ennemi, invisible, contre lequel je me bats ? J'en doute moi-même.

Tendue de cris silencieux, meurtrie des blessures qui me déchirent de l'intérieur, je serre les dents en gémissant. Je secoue la tête, emmêlant mes cheveux, pour chasser les chimères et les rêves qui donnent au vide le poids d'une armée meurtrière en marche. Je me bats.

Contre le vent, le temps, le silence ... Démons sournois et parasites, ils s'incrument dans les murs, dans les meubles, dans mon corps même. De mes griffes dérisoires, je lance dans l'espace indifférent ma colère. Les poumons étouffés, le cœur lancinant, je me bats.

Et tombe à terre, les yeux douloureux, les mains sur le mur. Contact du papier. Contact étrange. Il n'y a pas de peau. Il n'y a pas d'amour. Mais la chaleur de ma paume se propage. Il y a un autre, il y a un ailleurs.

Les larmes sont difficiles à naître. La gorge se serre à se briser. Comprends pas. Pourquoi. Qui. Qu'est-ce qu'il y a. L'équilibre hésitant, après la lutte c'est l'heure des pas. De cent en cent, de rondes en va-et-vient, d'aller en retours. Le sol, inhospitalier, me chasse à chaque instant.

Alors, mes mains se tendent vers les couleurs. Je prends les pinceaux et les boîtes. Je peins, sur mon visage, des masques de douleur pour exorciser l'intérieur.

Je peins de pinceaux fins, des couleurs larges et sombres. Je peins ma peau qui meurt. Les mains crispées sur les bâtons oublient le vide. Les

yeux plongent dans les fards ! Les mâchoires douloureuses se décrispent dans la gymnastique du maquillage. Enfin, apparaît le compagnon, l'ami. Il est dans le miroir. Le clown est revenu. Il donne son regard, différent, à ma solitude.

Reflet d'une vie absurde qui se doit déjà vieillir, déjà mourir, avant d'avoir reçu l'essentiel. Reflet des passions de l'enfance qui s'expriment mains tendues sur des photos écornées. Reflet des abandons trop précoces, le clown rend une paix au passé. Et les doigts se desserrent, les larmes peuvent enfin couler.

Enfin dormir, brisée et soulagée, en laissant dans la glace le visage grimé et grimaçant, tout seul. Le clown est reparti dans un coin de mémoire, dans ce repli du cœur si lourd et si dense qui appartient à mon enfance.

Dans le ridicule des bagarres stériles, dans la recherche désespérée d'un dernier goût de vivre, d'un dernier élan, dans des petits pots de couleurs et des pinceaux tremblants ; dans le dérisoire, l'inutile, le sourire peint et la larme fardée, dans ces scènes du tragique et de l'erreur, dans cet appel d'un nouvel oxygène, il y a l'écho de moi-même.

C'est un passé qui meurt, en voulant me faire croire que c'est l'avenir qui est noir. Mais le clown donne le rouge que n'ont pas mes souvenirs. Dans le sang d'aujourd'hui, dans l'accouchement de ma vie, il y a un début de lendemain.

Devant la force de mes regards, de mon espoir, se fendent le verre et les barrières. Alors, je pourrai voir dans la brèche un ailleurs qui, sans être moi encore, m'appartient et me ressemble. Demain.

Introspection

Dans les flammes et les doutes le cœur fiévreux s'écoute,
Il mélange le passé, le présent, l'avenir,
Redécouvre l'enfance, et dans ce qu'il redoute,
Vit l'avant-goût du temps des peines à venir.

Croyant tenir l'histoire, et tous ses personnages,
Il s'abuse lui-même. Mais d'un souffle lyrique,
Il embellit le temps, il efface les âges,
Il repeint de lumière ses rêves féériques.

Dans l'univers serein que l'amour lui donne,
L'introspection devient un jeu. Et il pardonne
Ce qui, jusqu'à ce jour, étouffait sa mémoire.

Et même si sur son destin aveugle encore,
Acceptant les souvenirs, il accepte son sort,
Et gagne pour toujours un passé réparé.

Nord

Regarde, mon amour, regarde les petites roses pâles accrochées à leurs épines, qui se balancent dans l'air du soir.

Ailleurs, là-bas, la luxuriance des bougainvillées envahissant les patios coupe le souffle. L'œil est violé de couleurs éclatantes. Les troncs gourmands crèvent les minces panneaux de bois des chambres d'hôtel délabrées. Le vacarme des rouleaux sans sommeil du Pacifique rythme la vie de cet envahissement végétal. Les piscines abandonnées nourrissent de mousses grisâtres des nénuphars nauséabonds.

Dans un village suspendu entre dunes et vagues, les montants des fenêtres à demi closes, desséchés par le sel, oublient la couleur de leur dernier coup de peinture. La nuit, tout claque et roule, des vagues écumantes aux volets éparés ; les derniers rafistolages écaillés rejoignent dans les feuillages brunissants les débris de stores dépareillés.

Ecoute, mon amour, écoute le chant timide du rossignol de ces campagnes.

Ailleurs, là-bas, pour couvrir le mugissement des "barras" avides de l'océan, toucans et mainates hurlent leurs moqueries, affrontant rageusement le ciel. A la saison des pluies, l'orage explose les miettes de silence. La pluie fait résonner le couvert des arbres plus fort qu'une armée d'orgues déchaînées dans une cathédrale.

Dans nos corps brisés par la violence des éléments, bien après le retour du calme caniculaire, on entend encore vibrer la colère des cieux.

Respire, mon amour, respire cette odeur d'herbe coupée qui flotte alentours.

Ailleurs, là-bas, après l'orage montent de la terre spongieuse des vapeurs qui soulèvent le cœur. On peut croire que tant de vie remonte des couches épaisses de feuilles géantes, de fleurs coupées et d'herbes éparses entremêlées, que nos pieds, comme sur un coussin de vitalité incompressible, ne touchent plus le sol. Seuls, les chiens osseux trouvent la force d'arracher leur course à cette boue de relents méphitiques qui s'exhalent des sols en réveil.

Suis, mon amour, suis la voile calme sur l'horizon de cette mer étale. Ici, tout est platitude et silence.

Ailleurs, là-bas, il faut survivre entre jungle et démons. Entre le règne végétal agonisant, aux sursauts meurtriers encore, et celui du pouvoir et de la corruption. Survivre à coups de machette et d'actes désespérés.

Oublie, mon amour, oublie les regards de cette enfance esclave.

Les petites filles qui vendaient sur la place des colliers de coquillages n'avaient pas quatre ans, mais que nous restait-il encore à leur apprendre ? Aux coins des rues, des vieillards de six ou sept ans au regard sombre faisaient vivre pour un jour une famille avec un épi de maïs. Et dans les prisons, et dans les égouts, et derrière les stores des maisons ...

Ici, au Nord, les regards des enfants reflètent jeux de billes et chocolat. Et si un visage d'enfant se brise, c'est à celui qui semblera le moins s'en apercevoir. Il y a la peur, la honte, le tabou, le silence. Et partout, toujours, encore des victimes, des blessures, des souffrances. Les mêmes, mais pas sous le même soleil.

Regarde, mon amour, regarde ici, au Septentrion du monde, les roses sont si petites, et parfois un peu fades. Ici, j'ai toujours un peu froid. Surtout quand tu n'es pas là. Et tu n'es jamais là.

Nostalgie

C'était les mains ouvertes et le regard blagueur,
C'était les rendez-vous, et, le long des quais bleus,
Les pas se conjuguant le plaisir d'être deux,
C'était les soirées rouges comme un air du bonheur.

C'était les souvenirs qu'on ne sait que trop tard
Regretter d'en avoir fabriqué de si rares,
C'était avant l'amour, avant la déchirure,
Le moment des cadeaux, des rires et des murmures.

C'était l'instant fragile où tout est suspendu
A un regard de trop, à un retard de plus.
C'était quand tout va naître ou quand tout va mourir.

C'était l'euphorie tendre de celui qui s'abat,
Et n'a pas encore vu que l'autre ne suit pas.
C'était quand tout bascule vers l'Affre du désir.

Echos

Les papiers, les écrans, tous ces tubes et ces ondes
Reflètent les espoirs et les envies du monde.
Dans ces titres, ces dépêches et tous ces personnages,
Retentit un écho de notre intime carnage.

Partageant, côte à côte, nos désirs et nos drames
Les humains que nous sommes partagent donc une âme.
Salie par la misère et les crimes de sang,
Elle nous pèse, cependant nous ne vivons pas sans.

Solidaires, généreux, nous pouvons l'enrichir.
Sans sortir de nos bulles, on peut y réfléchir,
Sans lui donner un nom, une forme, ou un Etre.

Sans chercher d'adhésion, c'est ce qu'on peut transmettre.
Sans Eglise, ni parti, sans autre Fédération
Que la conscience d'avoir les mêmes rêves, les mêmes dons.

Mission

Au-delà des barrières, traversant les barreaux
Se glisse l'écho du monde, ses rêves et son chaos.
Même emmuré, même seul, même aux autres sauvage,
Qui pourrait rester sourd aux accents du message ?

Ces questions sans réponse qui nous sont familières,
Et que d'autres se posent de pareille manière...
Comment ne pas vouloir partager ce silence
Du deuil, et de l'absence, raconter la conscience ?

C'est un hommage aux morts, c'est une dure mission
De témoigner encore, par nos larmes, en leurs noms,
Pour que d'autres, à leur tour, puissent poser leur souffrance.

Elle n'est pas plus légère, la douleur, de s'écrire,
Mais les vivants réclament de pouvoir la décrire,
Pour prendre de la vie, et les deuils, et les danses.

Le Paradis

Chasse à l'autre

Fatigué des errances, l'animal solédique
Cherche enfin le chemin vers le monde et les autres.
Mais avant de passer, confiant, l'instant critique
Il garde quelques questions, dans lesquelles il se vautre.

Comment qui pourquoi où, et voilà les angoisses,
Sortir, oui, mais jusqu'où, avec qui, jusqu'à quand ?
Et dans cette panique, au sein de la mélasse,
C'est l'autre dont on cherche les caractères marquants.

La Chasse alors commence, dans des rêves héroïques.
Comment trouver celui qui brisera les critiques,
Les défenses et les peurs érigées dans la nuit ?

Dans le désert qui longe la frontière magique,
Des rêves d'homme se composent en accents mélodiques,
Pour trouver le courage de l'adieu à la nuit ?

Enfants d'Exil

Comme un écho d'enfance, l'Italie dans tes yeux fait vibrer mon Espagne. Nés ici, une part de nous cherche le soleil qui brille dans la mémoire des nôtres.

Dans nos cheveux, l'or sombre de nos yeux, les voix de nos mains palpitantes et les intonations sentimentales et chaleureuses ; dans l'accent de nos passions et l'outrance de nos refus, je crois entendre les souvenirs de guerres et de révoltes qui assassinaient mon grand-père.

J'ai gardé de lui le sourire cruel et cynique des exilés qui savent que derrière eux reste un pays dont ils portent l'image et le nom, mais qui grandit sans eux. A ce pays, qu'ils ont abandonné en s'arrachant le cœur, ils ne pourront plus rien donner. Tout est fait, tout est dit, et nul retour n'est possible. Lequel, du pays ou de son enfant, est coupable du crime ?

Si l'on écoute l'un, l'ingrat c'est l'autre. Si l'on écoute l'autre, le traître c'est l'un. Déchirement plus atroce qu'un amour refusé, c'est père et mère que la fuite a laissés. Sur les tombes des amis, de son enfance, de ses parents, c'est son propre sang que l'on perd en partant. Et si plus tard, hésitant, on revient, les reproches latents, ceux que l'on redoute et ceux que l'on entend, ravivent les plaies jamais cicatrisées.

Exil. Terre étrangère. Ces mots qu'il faut apprendre, et dont aucun ne sait traduire ce que l'on vit. Ces langages et ces codes, ces us et ces coutumes, ces gens curieux et méprisants auprès de qui il faut mendier le droit de travailler, de vivre, d'exister. Ailleurs, ce sera pareil, l'accueil sera le même. Partout, s'intégrer est un sport difficile, contre lequel l'âme se révolte. Il y a trop de souvenirs, de vrais désirs, que l'on doit taire, de retourner au sein de ce qui nous a mis au monde et tant aimé, de retourner au soleil confiant d'avant la rupture.

Que d'abandons, de frustrations et d'amertume ! Pour les enfants d'exil, une lourde hérédité fait peser sur un nom les poids des guerres perdues. Personne n'a gagné une guerre en fuyant. Personne n'a oublié une guerre en partant. Et dans les lourds silences, les tabous ou les colères, parfois on peut comprendre celui qui pour garder la face doit se taire. Il a peur de lui-même, il a trahi les siens, il a peur de tous, se sentant incompris.

Pour vivre en liberté, dans le respect de ses idées, de ses droits et de sa vie, il a payé le prix. Son enfance et sa patrie pour un mot d'idéal, pour le droit de manger. Et sans même avoir idée de cette tyrannie, il impose aux suivants de payer aussi. Faut-il t'abandonner aussi, grand-père, pour te trouver ? Pour voir luire dans tes yeux un peu d'admiration, faudra-t-il que je parte, que je fasse saigner, que je prouve, en arrachant les cœurs, la valeur de ma lignée ? Pour un mot d'idéal, pour un mot de mes rêves, payer de mon enfance, et aussi m'exiler ?

Mais les enfants d'exil ne peuvent pas partir. Déjà déracinés, que pourraient-ils quitter ? Pour eux tout est ailleurs et rien n'est un foyer. Eternels étrangers, ils sont nés en voyage, mais sans destination, sans but et sans ancrage.

Et ce regard amer sur un pays perdu, qu'on porte sur le visage mais qu'on n'a pas connu, je l'ai trouvé dans tes yeux qui me narguent, qui disent non et qui mentent. Je l'ai trouvé dans tes hésitations, que je retrouve en moi et qui me hantent. Je l'ai trouvé dans la honte de n'être ni d'ici ni d'ailleurs, et de ne pas savoir le langage de nos peurs. Les mots qui pourraient nous faire vivre n'ont pas de pays ni d'accent. Ils sont universels et errants.

Voilà pourquoi je doute, de tes paroles, de tes départs. Tu es né toi aussi d'un abandon, d'une fuite. Tu ne sais que courir devant toi et te perdre. Et même si tu dis non, sais-tu si c'est sincère ? Ou si devant un bonheur, un espoir, par peur de devoir l'arracher un jour, dans le miroir de nos passés brûlants de souvenirs de guerres et de sacrifices, tu casses les jouets trop

beaux, les tendresses trop présentes, les compagnies trop douces, les regards trop profonds, et tout ce qui, à perdre, serait insupportable.

Et si un jour enfin nous trouvions une terre ? Ne refusant plus d'être sédentaires, un jour, enfin, construire une maison ? Ils l'ont fait avant nous, de leurs mains, suant encore et saignant, pour enraciner l'inéluctable, pour donner une image à leur choix. Ils ont construit un mythe, pour faire semblant d'oublier le reste.

Mais, sans oublier, sans mythe, choisir un coin d'univers et bâtir, tendres et lents, le toit de notre avenir ... et laisser les enfants rester. Mettre des ancrés à nos pas, à nos cœurs. Prendre le temps de voir les roses fleurir, les arbres pousser, les enfants grandir. Aimer sans fuite, sans arrachement, sans hurlements. Aimer en acceptant de continuer demain, au même endroit, en même temps, de se donner la main. Apprendre la confiance. Apprendre à se garder. Apprendre le temps.

Credo

Une autre vie ... une autre histoire.

Une vie de partage, de fidélité, de constance. Une vie où les aimés ne connaissent ni la mort ni la trahison. Une vie où tout serait à sa place. Une vie comme tout le monde, donc tu essaies de me convaincre. Mais je ne fais pas l'échange.

Fuis, loin de mes yeux et de mon cœur dévorants. Va-t-en, sans adieu ni mouchoir, sale de nostalgie et d'amertume. Pars comme tu viens, insensible et morose, les yeux clos de l'intérieur, la main molle et le baiser froid. Disparais, pour que ma colère s'efface, pour que ma révolte qui gronde, devant ces cœurs attiédés que nulle passion n'effleure, sinon des intérêts matérialistes, futiles et insipides, cesse de m'étouffer. Sors de ma vie, sors de mes yeux, pour que mon cœur se calme.

Rends-moi mon soleil, que tes nuages d'indifférence, de méfiance effarouchée et de moqueries blasphématoires, m'avaient masqué. Rends-moi les symphonies de mon univers intérieur, que ta voix m'avait fait oublier. Rends-moi les îles battues, les longues plages cisailées d'orages, rends-moi les luxuriances végétales de ma mémoire et de mes délires, que ton visage avait pour un temps effacés.

Rejoins le monde banal de l'argent facile, de la course au pouvoir, et du sexe vantard et triste où ce que tu appelles imagination n'est que prouesse sportive teintée de perversion. Retourne au quotidien blafard, pour que par ton absence je sois protégée de la tentation de te juger.

Je ressors mes palettes, mes planètes, mes mondes imaginaires. J'époussète les claviers, et les notes fébriles, mystérieuses, acérées,

empoignent mon cœur et l'emportent. Je rouvre quelques grimoires écornés, dont les mots endoloris n'ont perdu aucune puissance.

Les bras, le cœur, les yeux, ouverts, je retourne à l'amour. Celui des poètes souffrants. Celui de l'absurde et du désespoir. Celui qu'on ne partage peut-être pas, jamais.

Mais que ma vie est belle dans cette lumière ! Et s'il ne devait me rester qu'un désir, ce serait d'emmener avec moi cette beauté impalpable jusqu'aux mondes impossibles qu'il me faudra traverser un jour. Je voudrais la garder jusqu'au bout, jusque de l'autre côté des souffrances. Alors, dans ce vêtement d'amour, je rendrai compte de mes espoirs et de mes mains ouvertes en vain, de mes tristesses, de mes alarmes, et de mes illusions passées et à venir.

J'y retrouverai la trace de mon enfant blessée dont je perds le sang. Et je sais que l'on me soignera. Et je sais que l'on me guérira.

Mais avant, je veux continuer d'apprendre à marcher dans ce monde, pour que mon histoire soit longue, pour que mes mains soient pleines au moins d'une vie de lumière, aux étoiles légères, même solitaires.

Alphabet Bâtiment Chantier

A comme l'accoutumance aux sentiments, aux visages, aux jargons, parce qu'il suffit de peu pour que l'émotion avide submerge les sens et la raison.

B comme les banches qui moulent le béton des murailles, isolant les illusions et les désirs à perdre dans des bâtiments bruts, gris et froids.

C comme les casques qu'on oublie parfois, petits dessins ludiques collés sur vitres et capots, petits bouts de plastique qui peuvent sauver ta vie.

D comme la drogue des chantiers que j'allais chercher au-dehors, pour être sûre que ton travail existe, pour voir la couleur de sa boue.

E comme les étais métalliques que mes cauchemars font se briser, anéantissant mes espoirs, tuant tout ce qui s'épanouit dans les volutes de mon imagination.

F comme la folie qui roule sur les rocares de bitume, guettant les pancartes et les tôles, mémorisant les paysages, nourrissant ses fantômes.

G comme les gaines isolantes, les guides que l'on met en place pour assurer la conformité des gestes mais pas celle de mes grimaces.

H comme le harnais qui contrôle que le funambule en bleu sale, qui fixe et fore et cloue et visse, ne perdra pas en l'équilibre sa chance de revenir demain.

I comme l'injection des souffrances et celle du béton dans son moule, quand l'image du monde change par le mélange de deux substances.

J comme les jalons de nos mains qui laissent derrière nous les traces des désirs qui se sont joints, dans les jeux, les joies et les larmes de jalousie défunte.

K comme le kamikaze qui plonge au nom d'un drapeau vers sa mort aux bras de kérosène en flammes, sacrifiant sa vie à son amour.

L comme les lisses qui préservent des chutes mortelles, minces morceaux de bois cloués, qui donnent à la sécurité l'aspect d'un placebo dérisoire.

M comme les madriers qui penchent, plus lourds que vingt hommes charpentés, et que les treuils font menacer le mousse maigre aux bras chargés.

N comme les nœuds des cordes et des filins, des sentiments et des mains, dans les nuits nonchalantes des ports et des chantiers abandonnés.

O comme l'ouvrier de paix qu'il faudrait devenir un jour, cet outil d'amour des visions oniriques de la foi, pour construire un monde avant l'oubli des lois.

P comme les parpaings qui me séparent du pire, mais aussi de tes pas, que je parle de mon pays, de mon passé, de mes rêves et toi de ta réalité.

Q comme le quotidien qui étouffe le quidam dans la rue, lui assignant des limites à son pouvoir, à son vouloir, à sa conscience.

R comme les règles du jeu qu'il faut suivre, aux dépens des romances et des illusions rares, pour retourner à la piste de la vie qui défile, et tracer son chemin d'humain dérisoire.

S comme le sevrage douloureux, passage nécessaire de la dépendance à la perte, de la perte au vide, et du vide à l'oubli, pour entrer enfin dans l'avenir.

T comme les trémies qui déversent mes vraies tendresses, mes faux baisers, dans l'océan écœurant des rebuts et des pièces éliminées.

U comme l'uniforme des déclarations et des regards, qui font l'amour en préjugés, conformant les unions aux images préparées, bien loin de l'utopie, bien près des conventions.

V comme les vitres qui nous séparent, dans nos vernis bien isolés, quand l'un reste vide, fragile comme du verre entaillé, et que l'autre part vivre en voyage.

W comme le wagonnier qui pousse les déchets et les restes, laissant pendre de son véhicule mes bras blancs de vestale involontaire cuvant son whisky.

X comme la xénophobie galopante qui guette et traque et qui nous tente parfois, quand les seuls exilés qu'on supporte sont ceux qui nous ressemblent.

Y comme les yeux de l'espoir qui finissent par s'aveugler de lumière dans le froid miroir des hérésies dénoncées par l'absence.

Z comme la zucchetta : "petite courge". Variété de concombre, courge d'Italie (Petit Robert). Espèce de grand cornichon (moi).

Ca défoule. Tiens, je recommence :

A comme l'adieu ...

Corps bavard

Malgré les beaux discours de bonne volonté
Qui tentent de tous côtés de sauver l'animal,
C'est bien de l'intérieur que tournera la clef
Qui descellera les portes et fera fuir le mal.

Le langage du corps par les sens lui rappelle
Que la vie est un bien précieux qui l'interpelle
Et l'exhorte, enfin, à chercher les échanges
Avec ces autres, au loin, aux démarches étranges.

Sans pour autant sortir du cocon protecteur,
L'animal tout vibrant reçoit de l'intérieur
Les messages de l'amour et l'appel de la vie.

Spectateur des souffrances, mais aussi des plaisirs,
Ses nerfs exacerbés lui enseignent le désir
De ressentir encore, et de rester en vie.

Félinés

Comme un petit chat joueur, mais un peu fatigué, j'aimerais poser mes pattes et mon corps électrique contre un tigre moelleux, câlin et ronronnant. Mélangeant nos fourrures de félins tendres et souples, nos chaleurs se mêleront dans l'ombre de nos jeux griffus, lascifs et frottants. Museau contre museau, je goûterai ses dents pendant qu'il sentira, dans ses épaules puissantes, doucement s'imprimer la marque de mes griffes.

Emmêlés l'un à l'autre, nous rions des bestioles étranges, qui ne comprennent rien à nos silences, à nos questions, pour qui notre souplesse ressemble à de la trahison, et qui croient que l'amour ne peut être qu'une prison. Nous, nous partagerons le même élan, le même souffle, pour notre liberté, pour le respect farouche de cette indépendance qui permet de trouver, quand on choisit l'instant, des mondes à se décrire, des univers à partager, différents.

J'aimerais justement vivre un instant complice, plein de sensualité, de douceur caressante. Quand les sourires naissent sans même qu'on les pressente, par les émois furtifs, les mots troubles et le réveil des sens. Quand, sur les visages enfouis au cœur des cheveux et des boucles, les lèvres murmurantes laissent échapper soupirs et aveux.

Après les jeux de griffes et les bagarres douces, goûter les mêmes soupirs et les ronrons vibrants, les détentes du corps qui s'étire et se tend, envahissant l'espace pour prouver qu'il existe. Partager les frissons des plaisirs qui s'estompent, les images dorées, les étoiles frémissantes, qui ont pour un instant investi les paupières battantes. D'une langue râpeuse, effacer les dernières traces des larmes générées par la fièvre et les spasmes.

Donner les regards pleins des couleurs de pays inconnus aux langages étranges, aux modes jamais vues. Donner les noms qui roulent, qu'on croit avoir perdus, et qu'on retrouve enfin, dans la confiance et dans les plumes, sous un oreiller de soie brune. Donner la peau fragile et transparente de gorges exposées aux morsures brûlantes. Donner les pattes de velours, caresser de la griffe les cheveux souples et lourds, les nuques frémissantes.

Et dormir doucement, les paupières alourdies par des gouttes tièdes d'abandon, dans le cocon brûlant, la cage de velours, des pattes du compagnon, tigre abreuvé d'amour, dont le souffle puissant efface les mauvais rêves.

J'aimerais un zoo en Solédie. Un zoo sans barrière et sans cage où la seule prison serait la plage de tes bras ouverts à l'amour. J'aimerais te connaître et te suivre, prince des heures, génie des jeux. J'aimerais oublier mes blessures et mes ennuis, dans le mystère de tes yeux.

Mais j'ai beau marcher et bondir, sur le sable de mon avenir, je n'ai pas encore vu paraître le dessin de tes coussinets. Pas la moindre patte qui trace, sur ce chemin meuble d'attente, un signe pour m'indiquer vers où poser mes pas tremblants pour te trouver.

Alors, musarde et moqueuse, j'enferme dans mes prunelles curieuses les questions qui m'oppressent. Je vis du monde qui m'entoure, sans dénoncer les feux ludiques qui brûlent mon monde imaginaire. Nourrie de passions solitaires, je balade mes rêves électriques, mes animaux et tout mon cirque, en secret. Et quand je rencontre un félin, d'une espèce semblable à la mienne, assez joueur, assez malin, j'ironise sur mon destin, et je souris. Complice.

Cinéma

Mâles et femelles vont bêlant
Des phrases idiotes de comptines
Mots sirupeux de magazines
Qui encouragent leurs élans.

Joignant leurs mains, collant leurs dents,
Ils imitent bientôt les mimiques,
Les murmures béats et les tics
De ces acteurs baveux et lents.

Calquant les scènes d'amour lascif
Qui font vibrer au cinéma,
Ils répètent, mais ne s'écoutent pas,
Car l'un à l'autre inattentifs.

Et chacun d'eux reste étranger
A tout autre chose qu'à lui-même,
Annonce serments et "je t'aime",
Fier de ces jeux faux et légers.

Car peu importent le visage,
L'histoire, les choix et même le nom
De celui qui reçoit le don
De ces mots vieux de tous les âges.

Ce qui compte, c'est la victoire,
Ainsi nomment-ils l'instant mort
Qui voit se confronter leurs corps,
Et dont ils tireront leur gloire.

Et quand se lèvent les matins,
Annonçant la fin des étreintes,
Ils vont chercher dans d'autres feintes
Les mêmes gestes, le même destin.

Accumulant les épilogues
De ces histoires qui naissent vieilles,
Stériles et froides, superficielles,
Ils se construisent un catalogue.

Ce livre de leurs faux combats,
Ils le feuilletent autour d'un verre
Dans les salons où l'atmosphère
Veut qu'on s'épanche sur ses ébats.

Et l'on m'appelle idéaliste
Moi qui attend d'autres raisons
De laisser vivre mes pulsions,
Et qui trouve ces jeux bien tristes.

Mon corps vibre, évidemment,
Mais il se trouve incapable
De concevoir interchangeable
Nom et visage de l'amant.

A mon passé restant fidèle,
Je garde les bons souvenirs,
Mais ni gloire ni honte ne retire
Des histoires mortes qui restent belles.

Elles vécurent par les vœux sincères,
Par le désir et par l'échange,
Et même si les sentiments changent
Il reste la tendresse première.

Et mes rencontres, mes débats,
Loin des simulations d'amour
Dont d'autres construisent leurs parcours,
Sont bien plus importants pour moi.

J'aime à faire rire mes voisins
En parlant du prince charmant,
Qui viendra sur son cheval blanc,
Doux et tremblant, prendre ma main.

Dans leur regard, dans leur cynisme,
Je puise le courage qu'il me faut
Pour garder mon corps en défaut
Et assumer mon romantisme.

En d'autres temps, d'autres combats
Ont défendu la liberté
De se connaître, de se quitter,
Sans être hués, montrés du doigt.

De ces victoires, solidaire,
Je m'interroge cependant
Sur la nécessité, maintenant,
Pour rester fidèle, d'une guerre.

Faudra-t-il hurler, défilier,
Pour revendiquer d'être éthique,
De vivre son sexe en romantique,
De rêver, sage, en liberté ?

Turbulences Aéronautiques

J'habite dans un petit avion
Vrombissant, léger et rond,
Qui sans relâche vole en zigzag
Sur les pas des petits nuages.

Lâché un jour près des étoiles,
Il a laissé tomber les voiles
Sur la terre ferme et ses marasmes,
Il préfère brumes et fantômes.

Parfois une piste tentante
Sous la carlingue rutilante
Se dessine, et fait hésiter
L'altimètre et le palonnier.

Mais ai-je un train d'atterrissage ?
Les manœuvres d'approche sont risquées,
Ne vais-je pas me faire blesser
Par tous ces arbres et ces branchages ?

Et si je vais jusqu'au contact,
Maîtriserai-je toutes les techniques ?
Et je sens monter la panique
A l'idée du passage à l'acte.

Dans le doute de mes compétences,
Hantée d'images de catastrophes,
Je repars dans rêves et strophes,
Et je fais taire mes appétences.

Solitaire, dans mes nuages,
Je peste contre la météo,
Recherchant d'autres responsables
De ma lâcheté, de mon fiasco.

Pour vaincre je veux de l'extérieur
Un tendre appui, un regard doux,
Qui donnera chance à mon bonheur
En voyant l'ombre du coucou.

Alors, emportant dans ses bras
Balises, guirlandes et flambeaux,
Il peindra des signes et des croix
Pour guider mes sens en lambeaux.

Décrispant mes mains des commandes,
Je mettrai mes peurs à l'amende,
Fermant les yeux à mes angoisses,
Je prierai pour survivre au crash.

Au-dessus d'une piste bariolée,
Toutes commandes abandonnées,
J'accomplirai le lâcher prise,
J'attendrai la fin de la crise.

Le mécano, intéressé,
Prévenant et tendre, ira chercher
La grosse armoire à pharmacie,
Pendant que l'avion atterrit.

M'extirpant des débris fumants,
J'aurai les yeux pleins des nuages
Perdus au moment du passage,
Et j'aurai les genoux tremblants.

Il aimera mes regards tendres,
M'apprendra les jeux et les rires.
Je lui donnerai tous mes sourires.
Il s'entraînera à me les rendre.

Et je l'aiderai à fleurir
Les jardins de l'île dorée,
Pendant qu'il saura reconstruire
L'appareil de ma destinée.

Il faut que je puisse repartir,
Il me faudra ma liberté,
Pour que je puisse enfin choisir
De m'accrocher à mes rosiers.

Il me faudrait un mot, un signe,
Un appel du monde d'en bas.
Regarde le ciel, vois-tu cette ligne ?
Beau mécano, entends ma voix.

Passage

Doucement la frontière vacille et se déplace.
Sans qu'il en soit conscient, par sa curiosité,
Celui qui dans sa bulle étouffait, sans espace,
Parle à d'autres qu'à lui-même, touche la réalité.

Elle n'est pas idéale, ils ne sont pas faciles.
Et tous sont maladroits, comme lui malhabile
A sortir de leurs rêves, de leurs contes d'enfants.
Tous et toutes délicats, et fragiles, et méchants.

L'aventure solédique n'a pas donné l'oubli,
Des blessures à jamais les traces sont établies.
Certains voudront savoir à quoi ça peut servir.

Accepter qui l'on est, ses échecs, ses envies,
Partir sans demander d'avoir une autre vie,
Voilà qui peut peut-être aider à se construire...

TABLE DES MATIERES

L'Enfer.....	5
Par moi on entre	7
Tissage.....	8
Descente aux Enfers.....	9
Chant de Solédie.....	10
Vide.....	12
Rupture.....	13
Rage.....	14
Histoire d'un Fossoyeur.....	15
Adieu.....	17
Le Purgatoire.....	19
Inadaptation.....	21
No Job.....	22
No Fight.....	23
Un Clown dans le Miroir.....	24
Introspection.....	26
Nord.....	27
Nostalgie.....	29
Echos.....	30
Mission.....	31
Le Paradis.....	33
Chasse à l'autre.....	35
Enfants d'Exil.....	36
Credo.....	39
Alphabet Bâtiment Chantier.....	41
Corps bavard.....	44
Félidés.....	45
Cinéma.....	47
Turbulences Aéronautiques.....	50
Passage.....	53

